

Christiane CHAULET ACHOUR

Daniel Maximin

une écriture du don et de la convivialité



A 205 - « Daniel Maximin : une écriture du don et de la convivialité », dans *Présents de la littérature de langue française*, Anne-Marie Lilti et Florian Préclaire (coord.), à paraître en 2009.

Daniel Maximin :
une écriture du don et de la convivialité

par Christiane Chaulet Achour

Il y a quelques années déjà, Daniel Maximin écrivait :

« Tu t'appelles Désirade, ou Marie-Galante, et tu rêves d'une écriture portée par ta seule langue de ton cœur à tes lèvres, assez libre et spacieuse pour dérouler des phrases sans frontières, des mots sans termes, comme un tracé d'îles en points de suspension sur la page caraïbe (...) Un héritage littéraire au berceau de nos lectures. Mais sans devoir de succession ni droit d'imitation. Seulement une parole offerte à ta solitude et à ta nudité ».

Offre, donc, franchissement, du plus intime de l'être à l'autre qui lit et qui va faire son miel de cette lecture, la renvoyer en écho à l'écrivain qui l'assimile à son tour à l'écriture qui vient. C'est sans doute cette parole offerte que j'ai reçue depuis la publication du premier roman en 1981 jusqu'à celle des *Fruits du cyclone* en 2006 en passant par *L'Invention des désirades* en 2000. Il est ainsi des lectures qui investissent de leur force poétique mais aussi référentielle la sensibilité et l'esprit du lecteur.

Au commencement étaient les mots, au commencement étaient les îles... île, il, elle, lui, nous. Méditerranée et Caraïbe échangeant ouverture et accueil, diversité et hybridité... Sans doute plus encore investissement de la lectrice car c'est une écriture habitée par des voix féminines et riche de toutes sortes de féminités.

"Tu sauras un jour que le langage des femmes est composé toujours de phrases tamisées qui se méfient des oreilles trop exposées et vont s'installer au fond des yeux déçirés, des cœurs ouverts et des ventres féconds."

Une terre (presque !) inconnue s'ouvrait à moi avec un mélange surprenant de familiarité et d'étrangeté, ce qu'il faut pour oser l'aventure des désirades. Ce parcours de lectrice explique l'édition en mai 2000, chez Karthala de l'ouvrage, *La trilogie caribéenne de Daniel Maximin, dialogue et contrepoint*. Daniel Maximin avait accepté de lire l'ouvrage achevé et d'intervenir alors. « L'entretien » s'est ainsi greffé sur cette matière critique, les deux « voix » se distinguant par une typographie différente. Ecriture poétique, écriture qui refuse les évidences faciles et les formulations convenues, la lecture de Maximin n'est pas toujours aisée. Déroutante et entraînante toutefois, elle justifie l'intervention médiatrice du critique : jeu entre le colibri et le crapaud-tambourineur...

J'ai choisi pour vous entraîner à ma suite dans la magie de cette écriture ou, du moins, pour tenter de vous y introduire, d'isoler un passage, marquant de mon point de vue, de chacun des trois romans de la trilogie et du recueil de poèmes¹ pour dessiner des lignes indicatives de cette écriture du don et de la convivialité. On se souvient du portrait que dresse Roland Barthes du lecteur qu'il imagine au début du *Plaisir du texte* : « c'est le lecteur de texte, dans le moment où il prend son plaisir. Alors le vieux mythe biblique se retourne, la confusion des langues n'est plus une punition, le sujet accède à la jouissance par la cohabitation des langages, qui travaillent côte à côte : le texte de plaisir, c'est Babel heureuse. »²

L'Isolé Soleil

« Sur la Terra Nostra de l'Amérique, les écrivains doivent écouter le chant des aveugles qui font peau neuve dans la zone sacrée et leur conseillent d'écrire d'une manière impure, parodique, mythique et documentaire tout à la fois »

¹ - J'ai mis de côté, avec regret, *Tu, c'est l'enfance*, Gallimard, Haute Enfance en 2004 ; l'essai, *Les Fruits du cyclone – Une géopoétique de la Caraïbe*, Le Seuil, 2006. Ainsi qu'un texte tout récent édité avec trois autres en Folio senso par Gallimard en 2007, « Une voix sous berges (au canal Saint-Martin) ».

² - Roland Barthes, *Le plaisir du texte*, Le Seuil, 1973, p.10.

³ - D. Maximin, *L'Isolé Soleil*, Le Seuil, 1981, notre édition de référence, p. 96. (A été réédité en Seuil-Points en 1987)

Les paroles échangées dans *L'Isolé Soleil* poussent le lecteur, bousculé dans ses habitudes de lecture, à regarder autrement les réalités de l'île-monde parce que l'écriture refuse les catégories de fonctionnement les plus habituelles. Premier déplacement : la citation retenue, contenue dans une des lettres d'Adrien, l'ami en exil à Paris, à Marie-Gabriel, la maîtresse d'œuvre de la création en train de s'élaborer, situe clairement les Antilles du côté de l'Amérique et non du côté de l'Europe. Les quatre qualifiants sur la « manière » d'écrire constituent le second déplacement : « impure, parodique, mythique et documentaire ».

Si toute lecture critique est toujours tentative de médiation, le premier « roman »⁴ de Maximin nécessite, plus que tout autre ce geste si l'on veut percevoir la logique profonde de l'acte créateur dans l'hétérogénéité dynamique des apparences : partage de la parole narrative, diversité des situations, insertion des documents utilisés ou inventés, télescopage des genres et formes littéraires, évocation sans exotisme d'un pays et de ses habitants : de là, l'impureté évoquée et exigée, la parodie des genres et des tons, la création de mythes vers lesquels tend tout imaginaire littéraire et la mise à disposition du lecteur, dans un rapport dynamique et actif, de la documentation. Cerner les voix - l'entremêlement le plus complexe est celui du premier roman de la trilogie mais les deux autres jouent aussi avec rencontre et opposition des voix -, c'était mettre en valeur la construction très concertée du récit, mêlant adroitement la parole dominante de Marie-Gabriel à celles plus en retrait d'Adrien, d'Antoine, mais aussi de Miss Béa, de Georges et Jonathan, de Delgrès et de tant d'autres ; dans *Soufrières*, à celles des humains s'ajouteront celles de l'île et du volcan ; et dans *L'Île et une nuit*, celles de la musique, du conte et du cyclone. Ce chœur de voix humaines et de forces naturelles dit la prééminence que Maximin donne à la géographie avec laquelle, -c'est un leitmotiv du texte-, il faut se réconcilier ; faire corps avec le pays, avec sa terre non seulement dans son aspect paradisiaque mais aussi dans ses aspects plus catastrophiques⁵.

⁴ - Je mets les guillemets car j'ai montré que cette « étiquette » éditoriale ne correspond pas au texte qu'on va lire.

⁵ - *Les fruits du cyclone*, l'essai de 2006 va dans le même sens. Dans le compte-rendu qu'il en a fait, Cyrille François écrit : « L'essai démontre alors comment l'identité caribéenne se constitue par delà cette violence [NB, celle de l'Histoire et celle de la Nature] non pas dans le « ressassement plaintif » du passé mais tout au contraire dans le métissage et l'invention qui ouvrent la Caraïbe à la modernité », p.153 in *Convergences francophones*, Centre de Recherche Textes et Francophonies de l'Université de Cergy-Pontoise et édition Encrage-

Ecrire de manière documentaire nous introduit au versant si prégnant du réel du référentiel. *L'Isolé soleil* met en scène, avec les moyens de la fiction, une véritable « histoire littéraire et culturelle » des Antilles avec ses acteurs et ses mouvements, avec ses ratées et ses fulgurances : Césaire, Roumain, Fanon, Damas et les autres... Marie-Gabriel en réfléchissant à l'écriture de l'Histoire, au rôle de la mémoire nous convie à combler nos lacunes, autour de 1789, des différentes abolitions, de l'occupation de l'île par les forces pétainistes, des tentatives d'autonomie et des échos que les luttes du Tiers Monde font entendre dans les îles. La narration ne privilégie ni l'Histoire, au sens classique du terme, ni l'oralité dans une sorte de fétichisation à laquelle se livrent bien des écrivains de ces années-ci. Elle montre combien les deux se nourrissent et s'éclairent, s'annulent ou se conjuguent pour faire comprendre la réalité (et non le rêve ou le fantasme) d'une identité antillaise. Réalité et non devenir. La véritable partition que Maximin joue sur le conte est un exemple du rapport fécond et complémentaire qu'oralité et écriture peuvent entretenir. Si « les contes sont la prophétie de notre meilleur avenir », c'est qu'ils ne sont pas des reflets du passé à contempler comme objets de musée mais ferments des rêves qui font avancer l'être humain aujourd'hui, lui indiquant des chemins de traverse qui peuvent le conduire à plus d'humanité, de partage et de convivialité. La fraternité contre la maîtrise, c'est bien un des messages majeurs de l'écrivain dans l'écriture de l'Histoire qu'il propose : « Derrière le métissage biologique qui est presque secondaire, le vrai métissage est culturel, par lequel l'esclave libéré marque sa victoire sur le principe raciste de l'exclusion », déclare Maximin dans sa lecture de l'ouvrage critique.

Mais un référentiel qui n'est pas seulement géographique. La voix de l'écrivain se tisse aux voix d'autres textes puisque, selon une expression chère à l'auteur, "écrire, c'est continuer la conversation avec les livres". Les jeux autour des acquis de l'oralité et de ceux de la "bibliothèque" sont souvent époustouflants, toujours ludiques, souvent plein de significations. Comment une lectrice peut-elle oublier, dans *L'Isolé Soleil*, l'avortement de Siméa, au rythme de *Body and Soul* et de la poésie surréaliste ? Ou le magnifique accouchement de Gerty, Marie-Gabriel l'aidant à mettre au monde la

petite Siméa, dans *Soufrières* ? Rarement une écriture masculine n'a approché de si près le mystère bouleversant d'actes féminins.

*Soufrières*⁶

« Et tant d'amours font des projets de racines en plein ciel stérile, puis se fatiguent de la trop courte échelle vers le miel des étoiles, et prennent alors le large avec une provision de récifs, trébuchant sur des alibis préparés à l'avance, en cachant les corps derrière les paroles et la soif derrière l'eau des yeux [...] Et toi, tu n'as pas fini d'être à la porte le messager d'amour au corps fidèle et au regard nomade. Trop serein pour l'aventure, trop fidèle pour l'insouciance, trop demande pour le doute, trop offrande pour la possession »

Une autre question fondamentale, lancinante dans la trilogie et qui ressurgit, ici et là dans les poèmes, c'est la question de l'amour, du couple et de la possession. Ici également, Maximin invite à franchir le pas des conventions pour s'interroger de différentes façons :

* par les jeux onomastiques qui donnent sens plein ou sens inattendu aux noms portés, qui tracent les généalogies et les connivences : « Notre histoire n'a guère que les prénoms pour s'inscrire en mémoire. Nous ne sommes pas maîtres des noms de nos îles, ni de nos villes, ni de nos rues »⁷ ;

* par le jeu des nombre où le 3 est toujours préférable au 2, chiffre de l'opposition : « Marie-Gabriel est entre deux amours parce qu'elle cherche. Je dirais que c'est l'histoire de la quête amoureuse plutôt que l'histoire de l'amour [...] Marie-Gabriel est toujours solitaire, autonome, parce qu'elle a cette quête en elle. Le récit de la quête ne peut être dans le récit de l'accomplissement [...] Effectivement, dans les romans, le couple a une difficulté à perdurer »⁸.

Projetant en quelque sorte le refus de la maîtrise que l'histoire de la résistance des Antillais, de l'esclavage à aujourd'hui, a appris à

⁶ - D. Maximin, *Soufrières*, Le Seuil, 1987. Notre édition de référence, Le Seuil-Points, 1995, p. 128 et 129.

⁷ - L'Isolé soleil, op. cit., p.206.

⁸ - *La Trilogie caribéenne de Daniel Maximin*, op. cit., p.195-196.

chacun, l'amour ne peut se vivre comme possession, domination, il doit être recherche de complétude et d'épanouissement. La voie du couple et de ses multiples réalisations est tout à fait passionnante à explorer et recoupe les deux mots-clefs de notre rencontre : « don » et « franchissement ».

*L'Île et une nuit*⁹

« Au matin de cette nuit, il nous faut nous trouver dos à dos. Je et Tu plus jamais en Nous. Je vais te quitter. Tu vas me laisser te quitter. Je vais te laisser me laisser te quitter. Et Vous, vous allez nous laisser la laisser me quitter. Pour ne plus rien savoir de l'un, ne plus rien savoir de l'autre. Pour ne plus rien savoir de l'un, ne plus rien savoir de l'autre. Comme d'autres, par névralgie des souvenirs : *nous ne savons plus rien de l'un plus rien de l'autre, si ce n'est ce grand désir que nous avons de ne plus rien savoir de l'un de l'autre.* Tout délier, tout dénouer. Pour toi et moi. »

Il ne suffit pas de qualifier la manière d'écrire comme nous l'avons vu précédemment, il faut aussi négocier avec ces forces créer en texte, ces êtres de papier : angoisse d'écrivain, prisonnier de sa créateur, angoisse d'écrivain vis-à-vis de son lecteur : comment se libérer du personnage suivi si longtemps, comment récupérer autonomie et désir pour d'autres horizons ?

Comme dans la citation précédente où se superposer l'Histoire et les histoires des personnages, ici se superposer la créature qui n'existe pas dans el réel et la femme aimée. Et comme souvent, pour parvenir à dire en conversant et en allant vers l'hommage ou le dépassement, Maximin joue avec un poème de Léon-Gontran Damas pour dire ce rapport amoureux : « ren fait c'est un je et un tu qui arrivent à faire un nous et le nous se dénoue parce que justement s'il fait corps, s'il ne préserve pas l'autonomie de chacun, il y a perte. On se retrouve dans ce dos à dos dont parle Damas :

⁹ - D. Maximin, *L'île et une nuit*, Le Seuil, 1995. Notre édition de référence, Le Seuil-Points, 2002, p. 152.

Pour toi et moi
Qui ne faisons l'un et l'autre
Qu'un seul pris hier encore
Au jeu du nœud coulant [...]
Voici que chante pour nous deux
La rengaine de l'un sans l'autre
Tous deux désormais dos à dos [...] »¹⁰.

Ce transfert du couple vers l'écriture en un dialogue de l'écrivain et de sa protagoniste vient nourrir le dialogue sur le qu'est-ce qu'écrire et comment écrire qui hante l'écriture de Maximin.

*L'Invention des désirades*¹¹

Initiation

A Ina

Etre d'ici, être de l'Amérique
Combat contre les crocs dans les mufles du
doute
Peau brûlée muée en écorce
Salive en sève exténuée
Cheveux de nopal
Rires de maïs

Miguel-Angel Asturias

Le soleil dans les yeux, j'ai pénétré ma forêt interdite. Des acomas tombés depuis très longtemps avaient conservé leur sève pour ma bonne arrivée
un arbre-musicien m'a donné ce conseil : ne crie pas au secours, car trop souvent c'est la mort qui répond. Sur mon passage, j'ai constaté que les racines indiquaient sous la terre l'avenir à remonter
j'ai ramassé une timbale vieille comme une calbasse, emplie d'un fond d'eau croupie que les larmes ont bien su laver. Une caravane de colibris m'a entourée pour se désaltérer dans mon petit trou d'eau qui se remplissait au fur et à mesure qu'ils buvaient

¹⁰ - *La Trilogie caribéenne de Daniel Maximin*, op cit., p. 200.

¹¹ - D. Maximin, *L'Invention des désirades*, Présence Africaine, 2000, p.24-25.

puis un grand oiseau blessé mais qui savait mon nom, m'a conduite d'une aile et sur une patte jusqu'à une source tiède dont j'ai embrassé l'eau dans le creux de mes mains. Elle avait le pouvoir de dérouiller les arbres, de transformer les ancêtres en descendance et les serpents de terre en poissons d'or bleu, et de traverser le mur de vieux feu

alors, d'une caresse humide, j'ai touché le soleil sans me brûler, puis je me suis dévoilée :

Née d'aube et d'enfant
Source allée au soleil
Sans rivage sans patrie »

C'est ce conte-poème sur lequel j'ai choisi de m'arrêter et de finir car, au-delà des enjeux de l'engagement, du rapport à l'histoire et à la géographie, de l'ouverture au « miel métis de toutes les fleurs et des venins du monde »¹², la voix et la voie du conte m'apparaissent comme essentielles dans le geste d'écriture qui caractérise l'écrivain guadeloupéen. Marque identifiante d'une écriture ancrée dans un réel, le conte habite les textes de Maximin - qu'on les dénomme récits ou poèmes ou encore essais -, par de nombreuses inscriptions. La plus simple est la citation des contes. Elle se complexifie quand un des contes devient miroir d'un destin. Mais elle s'étoile dans de nombreuses citations qui n'obligeaient pas à cette référence contique. Elle s'étoile aussi car Maximin ne puise pas seulement dans le conte antillais mais aussi dans des contes d'Amérique latine ou dans *Les Mille et une nuits*.

Le but est de ne pas s'arrêter aux lectures les plus habituelles de la réalité antillaise mais de chercher d'autres éclairages pour d'autres compréhensions : "Si tu existes, repars à ta recherche."

¹² - *La Trilogie caribéenne de Daniel Maximin*, op. cit., p.71.